

CARLIN

A ROME,

OU

LES AMIS DE COLLÈGE,

Souvenir historique en un acte,

PAR MM. ROCHEFORT ET GUSTAVE LEMOINE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 22 SEPTEMBRE 1831.

—•—
PRIX: 1 FR. 50 C
—•—



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

1831

132986-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LAURENT, Franciscain.

MM. BOSQUIER-GAVAUDAN.

CARLIN BERTINAZZI, ancien ar-
lequin de la Comédie Italienne ,
ami de Laurent.

VERNET.

CHARLES, son fils.

ALERME.

CAROLINE, sa nièce.

M^{lle} AUGUSTINE.

CAMILLE, première danseuse de
l'Opéra, amie de Carlin.

M^{lle} JENNY-OLIVIER.

MARIANNE, vieille gouvernante
de Carlin.

M^{me} MILEN.

MUSICIENS.

ACTEURS, ACTRICES du théâtre Saint-
Charles.

La scène se passe à Rome chez Carlin , en 1770.

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent
l'être au théâtre : le premier occupe la gauche du spectateur.

CARLIN A ROME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une chambre meublée modestement. Une bibliothèque est sur le côté, à gauche du public. Une fenêtre à droite au premier plan. Deux portes de cabinets de chaque côté, ayant chacune un œil de bœuf. Entre la fenêtre et le cabinet, une table recouverte d'un tapis vert et un buste dessus. Au fond, trois portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, CAROLINE.

(Marianne est occupée à épouster la bibliothèque et à ranger des fauteuils, Caroline regarde par la fenêtre.)

MARIANNE.

Là! tout est prêt... et M. Carlin mon maître peut rentrer quand il voudra!

CAROLINE, *d part.*

C'est singulier!... Il m'a semblé le voir passer sous cette fenêtre.

MARIANNE.

Et j'espère bien que la vieille amitié qu'il a pour sa gouvernante le déterminera à rester à Rome pour toujours, au définitif.

CAROLINE.

L'amour qu'il a pour sa cousine l'aurait-il conduit dans cette ville?

MARIANNE.

De mon côté je ne suis pas ingrate, car je le bougonne religieusement tous les jours, à seule fin de lui prouver mon attachement.

CAROLINE.

Ah! combien je serais reconnaissante et que j'aurais de plaisir à le revoir!

MARIANNE, *s'approchant d'elle.*

Revoir qui?

CAROLINE.

Eh bien! mon cousin Charles!

MARIANNE.

Charles?... Est-ce que vous êtes devenue folle? Vous savez bien que nous l'avons laissé à Paris.

CAROLINE.

Tu as raison !... C'était une méprise par ressemblance !...

MARIANNE.

Ah ! ça, mamz'elle, vous pensez donc encore à ce mécréant ! à ce mauvais sujet qui joue la comédie malgré son père !...

CAROLINE.

Carlin peut bien excuser cette petite faiblesse chez son fils... Il a prêché d'exemple assez long-temps !...

MARIANNE.

Autre temps, autres mœurs... Monsieur Carlin est maintenant à Rome, il est devenu vieux, et je le guide d'un pas ferme dans la voie du ciel... Hélas ! que d'expiations il lui reste encore à faire ! .. Quel enfer que sa maison, quand nous demeurions à Paris ! On n'y voyait toute la sainte journée que des comédiens, des comédiennes, des auteurs, des hommes damnés enfin qui ne parlaient que de plaisirs, de bon vin et de pièces de théâtres !...

Air de Marianne.

Les amours sortaient des coulisses

Pour venir nous damner chez nous ;

Nous y recevions des actrices ,

Nous y donnions des rendez-vous.

Monsieur Panard ,

Monsieur Favart ,

Des le matin

Se grisait chez Carlin ;

Mais, Dieu merci ,

C'temps est fini ,

Et l'paradis nous attendait ici.

A Rom' on s'sauve bien mieux qu'en France ;

Et dans ces lieux l'air est si pur,

Que du ciel, pour qu'on soit plus sûr,

Tout est béni d'avance. (ter.)

CAROLINE.

Oui, c'est par tes conseils, ma bonne, que mon oncle...

MARIANNE.

Est sorti tout-à-fait du chemin de la damnation... Mais je n'ai pas été seule pour opérer cette conversion. C'est son cher Laurent, son ami d'enfance, qui m'a surtout bien secondée...

CAROLINE.

Ils-s'écrivaient donc souvent, lorsque nous habitions Paris ?

MARIANNE.

Très souvent. Il paraît que ce digne M. Laurent est un honnête franciscain qui envoie des âmes à Dieu tant qu'il peut.

CAROLINE.

Et ce qui contrarie le plus mon oncle, c'est qu'il le cherche depuis un mois dans cette ville, sans pouvoir le découvrir.

MARIANNE.

Nous finirons par le trouver, mais alors, mademoiselle, plus de souvenirs amoureux pour votre cousin Charles; son père ne veut plus le revoir... Ce fils serait un obstacle éternel à sa bienheureuse conversion.

CAROLINE.

Je croyais, moi, que la véritable religion enseignait à pardonner tout...

MARIANNE.

C'est une erreur!... et voilà comme on perd les meilleures institutions! Tenez, pour oublier tout-à-fait votre cousin, rappelez-vous seulement votre père; ce n'était qu'un modeste confiseur, mais quel saint homme et que d'inventions religieuses ont illustré sa boutique!

AIR: *Vaudeville de Fanchon.*

Des chap'lots en pastille,
Des r'liques en vanille,
Des saints du paradis
 Confits,
Des prêtr's avec leur chappe,
En chocolat fin et poli,
Et des saint pèr's le Pape
En beau sucre candi. (bis.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *ouvrant la porte du fond; il est enveloppé d'un manteau.*
N'est-ce point ici la demeure de M. Carlin Bertinazzi?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

LAURENT.

J'aurais le plus vif désir de le voir et de lui parler...

MARIANNE.

Il est sorti... Mais monsieur veut-il bien me dire qui il est?

LAURENT.

Je suis un de ses plus anciens camarades.

MARIANNE, *d'un ton sec.*

Camarade!... Ah! ah! une jolie connaissance. (*bas à Caroline.*) C'est quelque acteur de province!

CAROLINE.

Oh ! ma bonne , je ne crois pas.

MARIANNE.

Monsieur , mon maître sera sans doute long-temps absent.

LAURENT.

Eh bien ! si cela ne vous dérange pas , je l'attendrai.

CAROLINE, *vivement.*

Daignez vous asseoir , monsieur.

MARIANNE, *bas à Caroline.*

Que faites-vous donc?... il fallait le laisser partir... Rien qu'à sa tournure... on reconnaît tout de suite un homme de théâtre ; je m'y connais !

CAROLINE.

Eh bien ! moi , je soutiens le contraire.

MARIANNE, *s'avançant près de Laurent.*

Monsieur , je vous souhaite beaucoup de patience... mais ce n'est pas moi qui vous tiendrai compagnie... je suis votre très humble.. Mamz'elle Caroline , suivez-moi. (*bas.*) Je ne veux pas vous laisser dans la société des réprouvés ! (*Elle emmène Caroline et sort en jetant un regard de mépris sur Laurent.*)

SCÈNE III.

LAURENT, *seul ; il se promène.*

Carlin pourra-t-il me reconnaître ? mes traits sont bien changés !... et ma fortune aussi !... mais mon amitié , mes souvenirs de collège sont restés les mêmes , et je n'ai pu résister au plaisir secret d'embrasser mon ami. Le profond mystère dont je suis forcé de m'envelopper a bien aussi quelque charme pour moi ; il me semble que je vais faire encore une bonne action et que personne n'en saura rien !... (*Il regarde la bibliothèque.*) Ah ! ah ! une bibliothèque. (*Il s'en approche.*) Celle d'un comédien... il doit y avoir là bien du profane... (*Il lit.*) Œuvre de Bourdaloue , Petit-Carême de Massillon , Méditations sur les Évangiles , par Bossuet !... Qu'est-ce que cela signifie ?... Suis-je bien réellement chez un acteur du Théâtre Italien ? (*Il prend un livre.*) Histoire des Papes ! (*Il l'ouvre.*) Léon X ! c'est une belle page ! de pareils génies sont rares , et le trône pontifical reste bien souvent vide... quoiqu'il soit occupé... Mais quelqu'un vient. (*Il repose le livre dans la bibliothèque.*)

SCÈNE IV.

LAURENT, CARLIN, *entrant par le fond.*

CARLIN, *d la cantonade.*

Il y a une personne qui me demande; eh bien! me voilà.
(*s'avançant vers Laurent.*) Monsieur, désolé de vous avoir fait attendre, mais je reviens de l'église de Sainte-Marie-Majeure, où j'ai entendu trois messes!... Ah ciel! suis-je bien éveillé?... cette ressemblance!... Laurent!... mon vieil ami, ne me trompe pas, dis-moi si c'est toi!

LAURENT.

Eh! oui... oui!... cher Carlin, c'est Laurent qui t'ouvre ses bras. (*Ils s'embrassent en chantant ensemble.*)

Air : *C'est la rage.*

Quelle ivresse! (*bis.*)

Ah! sur mon sein je te presse!

Quelle ivresse! (*bis.*)

Le bonheur

Fait battre mon cœur! (*ter.*)

CARLIN.

Oh! quel bien ça fait!... après trente ans d'absence!... les voilà donc enfin réunis, les deux inséparables du séminaire de Rimini!

LAURENT.

Eh! pouvais-je jamais t'oublier!... ne m'as-tu pas sauvé la vie?...

CARLIN.

Oui!... au bord de la mer... en nous baignant... c'est depuis ce temps-là que j'ai renoncé à l'eau... même à table.

LAURENT.

Te rappelles-tu ta joie quand je repris mes sens!... tu pleurais... tu me remerciais d'être vivant!... dès ce jour, ma vie t'appartint par la reconnaissance!... je n'étais que le fils d'un pauvre laboureur; ton père était soldat, et l'égalité fonda notre amitié, qu'un serment inviolable a rendue éternelle!

CARLIN.

Ah! ce souvenir me fait comprendre toute la distance qui nous sépare aujourd'hui. Pardon si je t'ai embrassé... je n'ai pas été maître de mon cœur... ça ne m'arrivera plus.

LAURENT.

Eh! pourquoi donc?

CARLIN, *d'un ton d'humilité.*

Est-ce que je ne suis pas un infâme comédien!... un excommunié ordinaire du roi!...

LAURENT.

Pourquoi viens-tu me rappeler...

CARLIN.

Je le devais ; mais pour te rassurer , je t'apprendrai que je suis un converti... Avant de partir de Paris , le curé de Saint-Roch , que j'avais choisi pour mon directeur , m'a nommé marguillier.

LAURENT, étonné.

Marguillier !... est-il bien possible ?

CARLIN.

Et je fais tout ce qu'il faut à présent pour me racheter de la damnation éternelle. Je crois que ça ne va pas mal !... j'ai du succès.

LAURENT.

Mon ami , tu m'étonnes au dernier point ; mais n'insistons pas sur ces détails.

CARLIN.

Si fait , corbleu !... je tiens à ce que tu saches bien que je suis très pieux et très dévot , sangodémi !...

LAURENT.

Et moi qui suis très tolérant , je me hâte de t'absoudre.

CARLIN.

Ah ! malgré ça , je ne me fais pas illusion ; car moi , particulièrement , j'avais le cruel avantage d'être un acteur à la mode chez les Français , et ce peuple a le malheur de rire de tout.

AIR : *Gaîment je m'accommode.*

D'un mal , d'un bruit sinistre ,

Il rit ;

Si l'on chasse un ministre ,

Il rit ;

Des rois même , sous cap ,

Il rit ;

Et des soldats du Pape ,

Il rit. (ter.)

LAURENT, étonné.

C'est bien audacieux !...

CARLIN.

Les misérables adulateurs qui s'étaient acharnés après le pauvre Carlin l'accablaient d'éloges , de couronnes , de madrigaux et d'applaudissemens fanatiques ! Je marchais de triomphe en triomphe !... Ah ! Laurent , comment effacer toutes ces flétrissures !...

LAURENT.

On pourrait peut-être les excuser en faveur de la gloire qu'elles procurent.

CARLIN.

La gloire... et voilà le plus grand de mes malheurs!... Quand on a vu son portrait sur les quais, sur les ponts, encadré, couronné, qu'on a eu l'honneur de donner son nom à de petits chiens que les duchesses portaient sous leurs bras et dans leurs poches... Où veux-tu qu'on aille pour cacher une gloire aussi affligeante?

LAURENT.

Tu exagères tes fautes, mon ami!... tu étales un faste de regrets!... un luxe de repentir que j'ai peine à comprendre.

CARLIN.

Parce que tu n'as pas de reproches à te faire, toi!... Notre carrière a été si différente!... Tu as frappé à la porte de l'église, moi à celle du théâtre, et nous sommes entrés tous les deux.

LAURENT, *souriant*.

Je ne voudrais pas recommencer l'épreuve.

CARLIN.

Non, car je me souviens qu'au collège tu n'étais pas très sage... Tu aimais le plaisir, la dissipation, et tu allais souvent à la comédie sans moi!

LAURENT, *souriant*.

C'est vrai... Mais j'ai eu bien des occasions d'en faire pénitence.

CARLIN.

Est-ce que tu regretterais ce temps-là?

LAURENT.

Toujours!

CARLIN.

Hélas!

AIR : *Tous ces vieux troupiers.*

C'était le bon temps,

Heureux débutans,

Dans tous les plaisirs de la vie!

Tous deux bien portans,

Gais, toujours contens,

Notre amitié faisait envie;

Sans souci du loyer,

Nous n'avions qu'un grenier...

Mais, dans notre sixième étage,

L'amour trouvait bon feu, bon visage :

C'était le bon temps,

(bis.)

Car nous avions vingt ans.

LAURENT.

Même air.

Mais ces souvenirs

De nos vieux plaisirs

Sont passés comme un joli rêve ;
 Tous deux en chemin
 Donnons-nous la main ,
 Car déjà la route s'achève.
 Nos pas sont chancelans ,
 On voit nos cheveux blancs !
 Chaque hiver nous laisse une trace
 Dont nous gardons toujours la glace...
 Adieu , doux printemps ,
 Beaux jours et bon temps ,
 Nous avons cinquante ans !

CARLIN.

Mais, mon cher Laurent, parlons de toi!... de tes affaires ;
 si j'en crois l'apparence, tu n'as pas fait une grande fortune.

LAURENT.

J'ai obtenu une place au Vatican qui suffit à mon ambition.

CARLIN.

Tant mieux ! Si le hasard avait fait de toi un prince de l'église,
 je sens que je n'aurais pas été aussi à mon aise.

LAURENT.

Et pourquoi?... Le chapeau rouge qui me couvrirait n'abri-
 terait toujours que le paysan de Santo Angelo.

CARLIN.

C'est égal... je n'aurais plus osé t'aimer.

LAURENT.

Et c'est moi qui aurais le plus souffert de cette punition, car
 j'ai une grande preuve d'amitié à te demander.

CARLIN.

Qu'est-ce que c'est, mon ami ?

LAURENT.

Il s'agit de Charles, de ton fils ; j'ai su que vous étiez brouil-
 lés, et je veux vous raccommo-der tous deux.

CARLIN.

Oh ! oh ! ceci est autre chose... Je ne dois jamais revoir cet
 ingrat !... il m'a abandonné pour jouer la comédie, aussi je l'ai
 placé dans mon affection comme un bénitier dans l'église ; bien
 près de la porte, et bien loin du chœur !... Il sera déshérité...

LAURENT.

O ciel !... déshériter ton fils ! qui donc a pu te donner un
 semblable conseil ?

CARLIN.

C'est un jésuite de mes amis qui venait chez moi recevoir des
 leçons de déclamation, pour apprendre à prêcher.

LAURENT.

Un jésuite?... Ces fanatiques se mêlent de tout... ils finiront
 par user la patience de Clément XIV.

CARLIN.

Est-ce que le pape ne les aime pas, les jésuites ?

LAURENT.

Non, sans doute, et ils le verront plus tard.

CARLIN.

C'est dommage, ce sont de bien bonnes gens !

LAURENT.

Mais pour en revenir à ton fils, j'ai appris qu'une de tes anciennes amies dirigeait seule sa conduite ; il n'est donc pas si coupable ?

CARLIN.

Il s'est laissé dominer par cette folle de Camille !... C'est une danseuse, bon cœur au fond... mais d'une légèreté !... elle est à Rome depuis quelques jours, elle vient me voir ; je l'avais chargée de s'informer dans la ville, de m'aider enfin à te retrouver, et je parie qu'en ce moment elle est en course, elle est si obligeante !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE, *à la cantonade.*

Que mon équipage attende à la porte...

CARLIN.

Que te disais-je ? La voilà.

CAMILLE.

Ah ! bonjour, Carlin ; je me sauve chez toi pour fuir le directeur du théâtre... il est insupportable !... A peine arrivée, il me tourmente pour danser ce soir.

CARLIN.

Quand on a un talent si productif que le vôtre, il faut s'attendre à ces persécutions-là, ma chère Camille.

CAMILLE.

Mais j'ai autre chose à te dire... Figure-toi qu'il est impossible de découvrir ton frère Laurent !... J'ai été aux sermons, j'ai parcouru les églises, les couvens !... que sais-je, Rome entière... il est introuvable.

LAURENT, *à part.*

Je le crois !

CARLIN.

Il ne fallait pas vous donner tant de peine puisque...

CAMILLE.

Du tout... c'était un plaisir... surtout ma visite au couvent des Franciscains.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une Femme.*

Ma présence mit en déroute

Les gens de la communauté ;

De l'enfer on croyait sans doute
 Voir arriver un député.
 De mon humeur vive et joyeuse
 Les moines semblaient s'effrayer;
 Dans leur parloir, toute honteuse,
 J'avais l'air, moi, pauvre danseuse,
 Du diable dans un bénitier. (bis.)

LAURENT, *souriant*.

Enfin, que disaient les bons frères ?

CAMILLE.

Ils baissaient les yeux, en faisant des signes de croix ; ça me faisait tant de peine que j'ai pensé en mourir de rire.

CARLIN.

C'est bien mondain, ma chère, mais toutes vos recherches sont finies, car mon ami est retrouvé, le voilà !

CAMILLE.

Ah ! c'est monsieur, j'en suis bien aise !... vous avez un air de béatitude qu'on trouve rarement dans le clergé, monsieur. A propos, Carlin, tu ne sais pas, on parle de grandes fêtes, de réjouissances ; l'ambassadeur d'Espagne vient d'avoir un fils, son baptême sera superbe.

LAURENT.

J'en sais quelque chose, car c'est moi qu'il a eu la fantaisie de choisir pour parrain.

CARLIN.

Comment, un simple franciscain !... voilà un honneur...

LAURENT.

Effrayant pour la dépense, je n'en serai pas quitte à moins de douze mille ducats, et je ne sais comment les trouver.

CARLIN.

Douze mille ducats !... tu veux donc faire pleuvoir les dragées comme des bénédictions !... Mais si tu es employé au Vatican, ne pourrais-tu pas emprunter au trésorier du Saint-Père ?

LAURENT.

Le pape n'a pas plus d'argent que moi. Il a engagé pour deux ans les revenus de l'Église, afin de racheter des captifs d'Alger.

CAMILLE.

Ah ! ah ! c'est très bien cela. Monsieur, si vous avez occasion de voir le pape, vous lui en ferez compliment de ma part.

LAURENT.

Il y sera sans doute fort sensible, mademoiselle. Mais il faut que je te quitte, Carlin, je vais chez un cardinal pour tâcher de me procurer la somme dont j'ai besoin.

CARLIN.

Nous nous reverrons.

LAURENT.

Oui, et dans peu d'instans, car je veux obtenir la grace de ton fils.

CARLIN.

Encore...

LAURENT.

Je ne renonce jamais à un projet quand il a un but louable, et qu'il peut me donner un ami de plus. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE VI.

CAMILLE, CARLIN.

CARLIN.

Camille, m'êtes-vous dévouée ?

CAMILLE.

Entièrement,

CARLIN.

Eh bien ! il ne s'agit plus ici de faire l'étourdie, il faut m'aider à tirer d'embarras mon ami Laurent.

CAMILLE.

Je veux bien.

CARLIN.

Il m'est venu une idée.

CAMILLE.

Età moi a aussi.

CARLIN.

C'est de faire une quête dans toute la ville !

CAMILLE.

C'est de donner une représentation à son bénéfice !

CARLIN.

Sangodémi ! secourir l'église avec le théâtre !

CAMILLE.

Ça devient un impôt indirect, et le pape ne les défend pas.

CARLIN.

Non, je sais qu'il a même la bonté de les recevoir tous, ce bon pape !

CAMILLE.

C'est une manière de sanctifier des amusemens profanes ! Je prends le péché sur moi, il ira avec mes autres.

CARLIN.

Au fait, en envisageant la chose sous ce point de vue moral...

CAMILLE.

Allons, je danserai ; mais toi, tu joueras ?

CARLIN.

Jouer!... quelle horreur!

Air des Vélodifères.

Marguillier, je serais perdu
Si je remontais sur les planches,
Surtout depuis que j'ai rendu
Le pain béni mes deux dimanches.
Ainsi pour moi tout est fini.

CAMILLE.

Il parait, d'après ce caprice,
Que lorsqu'on rend le pain béni,
On ne peut plus rendre service. *(bis.)*

CARLIN.

Un instant! j'ai six mille ducats à toucher ici, provenant d'une succession... je vais me rendre chez mon homme d'affaires, et je lui dirai de faire porter cet argent chez Laurent. Voilà, mademoiselle, comme je refuse de rendre service.

CAMILLE.

Mais six mille ducats ne font que la moitié de la somme?...

CARLIN.

Eh bien! vous danserez pour le reste... et je serai censé n'en rien savoir... je fermerai les yeux sur vos horribles pirouettes, et sur vos infâmes entrechats.

CAMILLE.

C'est bon, vilain égoïste, on se passera de vous!

CARLIN.

Je cours chez mon notaire... Ma chère Camille, faites faire une affiche bien grande, bien pompeuse; mettez dessus tout ce que vous pourrez pour intéresser le public... quelques petits mensonges même ne nuiraient pas.

CAMILLE.

Ah! Carlin! Carlin!

CARLIN.

Toutes les ames dévotes vous les pardonneront, ce sont d'honorables péchés qui seront rachetés par la recette.

CAMILLE.

Oui, si elle est bonne. Je suivrai de point en point ces instructions.

CARLIN, *appelant.*

Marianne! Caroline!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAROLINE, MARIANNE.

MARIANNE, *à part.*

Encore cette danseuse !

CARLIN.

Marianne, je vais sortir ; j'espère avoir une personne à dîner, n'oublie pas le plat de macaroni.

MARIANNE.

On s'y conformera, monsieur... on sait que vous l'aimez à l'adoration.

CARLIN.

Oh ! che gusto !... (*à Camille.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Fuyons des salons* (Madame Grégoire).

Oui, tout ira bien ;

Faisons vite

Ma visite ;

Oui, tout ira bien,

Et Laurent n'en saura rien.

CAMILLE.

Oui, tout ira bien :

Fais bien vite

Ta visite ;

Oui, tout ira bien,

Et Laurent n'en saura rien.

(*Marianne sort avec Carlin.*)

SCÈNE VIII.

CAMILLE, CARLINÉ.

CAMILLE, *regardant partout.*

Caroline, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

CAROLINE.

Laquelle ?

CAMILLE.

Il est ici !

CAROLINE.

Qui ?

CAMILLE.

Votre cousin.

CAROLINE.

Charles... est-il vrai... pourquoi ne vient-il pas ?

CAMILLE.

Et la défense de son père !

CAROLINE.

Oh ! mon Dieu ! comment donc faire pour le voir... lui parler ?

CAMILLE.

J'attendais que Carlin fût sorti ; il y a peut-être un moyen !
 J'aperçois une guitare... donnez-la-moi : à Rome, c'est la musique qui est la langue de l'amour !...

CAROLINE.

Mais dans quel but ?

CAMILLE, *s'accompagnant.*

Donnez toujours, vous verrez après.

Air de M. Tolbecque.

D'une première tendresse
 Rien n'éteint les souvenirs,
 Et l'amitié fait sans cesse
 Songer à ces doux plaisirs.
 Par l'épreuve de l'absence
 L'amour prouve sa puissance,
 Et le retour,
 Sans doute un jour
 Viendra calmer notre souffrance.
 Il faut conserver l'espérance ;
 Car l'amant qui nous entendra
 Peut-être à nos vœux répondra. (bis.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Quelle douce voix m'appelle ?

Je la reconnais, c'est elle :

A ses vœux je suis fidèle.

Voilà,

Oui, me voilà.

CAROLINE.

Ah ! Charles ! comment avez-vous fait pour quitter la France ?

CHARLES.

C'était bien facile !... vous n'y étiez plus !

CAMILLE.

Je l'ai amené avec moi, mais sans en rien dire, jusqu'à ce que cet entêté de Carlin soit préparé à le revoir.

CAROLINE.

Hélas ! il n'y consentira pas ; il est résolu de se séparer pour toujours de son fils.

CAMILLE.

Oh ! le vieux cagot !

CHARLES.

Attendez, j'ai trouvé près de lui un protecteur qui vaut mieux que nous tous... c'est son ami Laurent !

CAMILLE.

Il sort de cette maison ; comment l'avez-vous donc connu ?

CHARLES.

Par hasard... Ce matin je m'étais arrêté sur la place de Saint-Jean-de-Latran, où je donnai une pièce d'argent à un pauvre blessé... la main d'un franciscain rencontra la mienne au moment de l'aumône... il la pressa avec chaleur et honte, il me demanda mon nom, et en l'entendant prononcer il manifesta beaucoup de joie... il voulut voir mon père, et c'est moi qui l'ai envoyé ici.

CAROLINE.

Ah ! je comprends maintenant cette visite inattendue.

CAMILLE.

Tout cela est miraculeux ; mais il s'agit d'autre chose ; Charles, vous paraîtrez ce soir au grand théâtre !... Cette représentation est un bénéfice sacré.

CHARLES.

Pour qui donc ?

CAMILLE, *réfléchissant.*

Oh ! la bonne idée !... le tour serait délicieux ! il m'a conseillé de mentir... eh bien ! monsieur le marguillier sera obéi. (à Charles.) Mon ami, vous jouez les arlequins ?

CHARLES.

J'ai essayé... mais je suis si loin de mon père...

CAMILLE.

Qu'importe... votre nom sera un talisman... nous aurons beaucoup de monde, et c'est l'essentiel... Charles, je compte sur vous... venez au théâtre à deux heures.

CAROLINE.

A deux heures !... (*Elle va vers la fenêtre.*)

CAMILLE.

La représentation est avancée, parce qu'il y a aujourd'hui une grande procession dans la ville, après vêpres.

CHARLES.

Vous l'exigez ? allons, je jouerai.

CAROLINE.

J'aperçois mon oncle qui entre dans la maison.

CHARLES.

O ciel ! s'il me voyait !...

CAMILLE.

Tous nos projets seraient manqués... Tenez, faites comme dans les comédies, cachez-vous dans un cabinet.

CHARLES.

Oui, mais pourvu que je puisse sortir à temps pour me trouver au théâtre.

CAMILLE.

Ne craignez donc rien.

ENSEMBLE.

CAROLINE, CAMILLE.

AIR : *Attendons encore.*

Entrez sans attendre ;

Moi, je vais tout préparer ;

Je viendrai vous prendre

Et vous délivrer.

CHARLES.

Entrons sans attendre :

Elle va tout préparer ;

On viendra me prendre

Et me délivrer.

(*Charles entre dans le cabinet à droite, près de la fenêtre ; Caroline s'éloigne par le cabinet à gauche.*)

SCÈNE X.

CAMILLE, CARLIN.

CARLIN.

Tout est bien arrangé .. le notaire m'a promis de faire remettre l'argent de ma part... Eh bien ! Camille, votre représentation ?

CAMILLE.

Elle sera très brillante ; j'ai trouvé à Rome un arlequin excellent.

CARLIN, *étonné.*

Ohimé ! après moi... je n'en connais pas un seul qui se permette d'avoir de la réputation.

CAMILLE.

Marguillier de Saint-Roch, vous oubliez la modestie évangélique.

CARLIN.

C'est qu'il est incroyable qu'on vienne me parler d'un acteur

de talent, à moi qui les connais tous... c'est quelque sauteur de province qui jouera l'arlequin comme un polichinelle!

CAMILLE.

Et moi, je réponds qu'il sera très applaudi.

CARLIN.

Je gage qu'il sera sifflé!

CAMILLE.

D'abord, il a la taille.

CARLIN.

Ça prouve qu'il est bel homme, mais voilà tout.

CAMILLE.

Il te ressemble beaucoup de figure.

CARLIN.

Ça ne se voit pas sous le masque.

CAMILLE.

Air : Un quart d'heure de royauté.

Il a ta grace, ton adresse...

CARLIN.

Ce n'est qu'un vil usurpateur.

CAMILLE.

Il te copie avec finesse.

CARLIN.

Je le tiens pour un imposteur. *(bis.)*

CAMILLE.

Enfin il est ton digne émule,

Par son jeu naïf et malin.

CARLIN.

Il sera faux et ridicule.

CAMILLE.

Le public dira: C'est Carlin. *(bis.)*

CARLIN.

Merci de l'épigramme.

CAMILLE.

Je vais rejoindre mes camarades... Au revoir, vieux boudeur... Notre jeune arlequin va ce soir détrôner l'ancien.

(Elle sort en riant.)

SCENE XI.

CARLIN, *la regardant sortir.*

C'est une chose à remarquer... Cette danseuse est mon ennemie particulière... certainement je n'en ai ni vanité ni or-

gueil ; mais il est aussi vrai que je suis le premier arlequin de l'univers, qu'il est vrai que j'en suis le plus modeste, depuis qu'on m'a fait marguillier.

SCENE XII.

CARLIN, LAURENT.

LAURENT.

Mon ami, me voilà de retour, et je t'annonce que mon embarras est toujours le même... je n'ai jamais pu trouver mes douze mille ducats.

CARLIN, *à part*.

Bon... (*haut.*) La Providence est grande, peut-être viendra-t-elle à ton secours.

LAURENT.

C'est ma seule esperance !...

CARLIN, *à part*.

Il ne se doute de rien... il sera bien surpris en rentrant chez lui... (*haut.*) Mon cher Laurent, veux-tu me faire le plaisir de dîner avec moi ?

LAURENT.

Dîner avec toi... cela m'est assez difficile... cependant il y aurait un moyen de me décider.

CARLIN,

Lequel ?

LAURENT.

Tu vas être si étonné de ma demande que tu me refuseras, je gage.

CARLIN.

Je ne crois pas.

LAURENT.

Sais-tu ce que j'ai le plus désiré depuis notre séparation ?

CARLIN.

Non.

LAURENT.

Eh bien ! c'est de te voir jouer la comédie.

CARLIN.

Quelle diable d'idée !... un homme d'église...

LAURENT.

Eh ! précisément, le fruit défendu, tu sais !... d'ailleurs, à Rome, nos cardinaux vont quelquefois au spectacle...

CARLIN.

Je conçois... et toi, qui n'es pas cardinal, tu restes à la porte.

LAURENT.

C'est pour cela que j'aurais bien désiré jouir une fois de ton talent.

CARLIN.

Ta demande me flatte infiniment, mais j'ai déjà refusé Camille, en raison de ma dignité de fabricant à l'œuvre de Saint-Roch.

LAURENT.

Mais ce n'est pas en public... et si tu avais voulu, ici... en tête-à-tête... pour moi seul...

CARLIN.

Quoi ! vraiment... ça te ferait bien plaisir ?

LAURENT.

Ta gloire n'est-elle pas aussi le patrimoine de l'amitié ?

CARLIN.

Si j'étais bien sûr que personne ne vint nous troubler !... ma foi, j'y consentirais.

LAURENT.

Eh bien ! ferme la porte.

CARLIN, *allant tirer la targette.*

Tu as raison ; en fermant la porte... c'est à cause de ma vieille bonne, vois-tu... elle me gronderait. (*Il revient.*) A présent je vais aller m'habiller... Il y a dans ce cabinet plusieurs costumes d'arlequin. (*Il fait un pas vers le cabinet à droite.*)

LAURENT.

Oh ! c'est inutile.

CARLIN.

Dans le fait, un masque me suffira ; et j'ai justement là tout ce qu'il me faut. (*En disant cela il ouvre un tiroir d'une table qui est entre la fenêtre et le cabinet de droite, et en tire un masque, une batte, un chapeau et une ceinture ; montrant un livre qu'il a pris en même temps.*) Ah ! ça, ne vas pas te scandaliser de la hardiesse burlesque de nos scènes italiennes.

LAURENT.

Non, puisque je suis résigné d'avance.

CARLIN.

Ce n'est pas tout ; comme nous ne sommes que deux, il faut que tu me souffles et que tu me donnes la réplique.

LAURENT.

Par exemple !

Air du Calife de Bagdad.

Qui ? moi, remplir de pareils rôles ?

J'y serais mauvais...

CARLIN.

C'est égal :

On voit des gens qui sont très drôles

Dans des emplois qui leur vont mal.

Mais qu'entre nous cela se cache,

Car il ne faut pas que l'on sache
 Qu'on peut voir dans un franciscain
 Le compère d'un arlequin. (bis.)

Tiens, voilà le livre : je vais te dire une scène d'Arlequin ivrogne ; tu fais Pantalon. (*Pendant ces derniers mots il a mis son masque, sa batte et son chapeau, et il remonte la scène.*) Ah ! monsieur Pantalon, quel malheur je vais vous annoncer !... votre fille ne pourra jamais devenir femme !...

LAURENT.

Pourquoi ?

CARLIN.

Son amant, le seigneur Lélío, vient de se noyer.

LAURENT.

Comment cela ?

CARLIN.

Il s'est jeté dans le puits, et il a de l'eau jusqu'à la cheville !...

LAURENT.

Jusqu'à la cheville ? il n'y a pas grand danger.

CARLIN.

Oui, mais c'est qu'il est tombé la tête la première.

LAURENT.

Il faut courir à son secours...

CARLIN.

C'est inutile ; c'est moi qui l'ai poussé dans le précipice, par mégarde, parce qu'il ressemblait à un de mes amis à qui je dois de l'argent.

LAURENT.

Malheureux ! tu ne t'es donc pas aperçu que tu te transformais en scélérat !

CARLIN.

Du tout, puisque c'est une erreur d'individu ; mais afin de me punir de mon crime involontaire, je vais chercher un teinturier.

LAURENT.

Pourquoi faire ?

CARLIN.

Pour me faire teindre en deuil !... je ne veux plus manger que des truffes et des viandes noires... et je ne boirai plus jamais d'eau, parce qu'elle n'est pas noire. (*Il pleure.*) Hi, hi, hi.

LAURENT.

Ta douleur me touche sensiblement.

CARLIN.

Je vois bien à présent que je suis un grand coupable, et il me prend une démangeaison de mourir aussi... N'avez-vous point ici quelque bonne matelotte ?

LAURENT.

Pourquoi faire ?

CARLIN.

Pour me tuer... je l'avalerai tout d'un coup ; je m'étranglerais avec les arêtes, et ça sera bien fait.

LAURENT.

Mais cela ne rendra pas à ma fille le mari qu'elle a perdu.

CARLIN.

Eh bien ! voyons : je me sacrifie pour elle... et je l'épouserai à la place du mort... quoiqu'elle soit bien laide, bien mal faite, et bien désagréable.

LAURENT.

Il ne faut pas lui dire ces vérités-là au premier abord.

CARLIN.

Oh ! sangodémi, ne craignez rien... je suis menteur comme une épitaphe... et voilà le discours que je tiendrais à la demoiselle si elle était là : Madame, les naturalistes prétendent que les animaux terrestres ne sont pas aquatiques, c'est pourquoi je vous prie de me dire le nom de celui qui est près de nous.

LAURENT.

Monsieur, c'est mon père.

CARLIN.

Eh bien ! en le voyant vêtu de rouge et de noir, je l'avais pris pour une betterave pelée d'un côté ; mais, madame, avant que je vous épouse, il faudra me faire arracher toutes les dents, parce que vous êtes à croquer, et que je ne voudrais pas vous faire de mal.

LAURENT.

Voilà qui est bien, je vous donne la main de ma fille.

CARLIN.

Ah ! bon père ! souffrez qu'Arlequin se jette aux pieds de Pantalón. (*Il s'y jette et fait des lazzis muets* *.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHARLES, *habillé en arlequin*.

CHARLES, *entr'ouvrant la porte du cabinet et ayant son masque relevé sur sa tête*.

Me voilà prêt. (*Il regarde avec crainte*.) Du monde !...

LAURENT.

Ce langage de la farce est d'une audace revoltante !... mais il est l'expression fidèle du peuple italien.

CARLIN.

Ne te dérange pas encore ; la scène finit par une allemande, et quoique je sois seul, je vais essayer de t'en marquer les pas.

* Toute cette scène est fidèlement copiée dans le théâtre Italien.

CHARLES, *à part.*

Que vois-je !... mon père qui joue la comédie... (*Ici Carlin commence à valser.*) Ma foi, profitons de sa leçon pour ce soir. (*Il baisse son masque ; Carlin continue, Charles sans se montrer suit tous les mouvemens de son père ; après quelques pas, entraîné par la musique, il s'avance, et Carlin en se retournant l'aperçoit.*)

CARLIN, *surpris.*

Ohimé ! (*après avoir regardé.*) Che sacco ? Un autre arlequin dans ma maison !...

LAURENT, *effrayé.*

Comment ! quelqu'un nous écoutait...

CARLIN, *à Charles.*

Que veux-tu, malheureux ?... Es-tu un démon sorti des pays infernaux ?... Viens-tu me punir de mon dernier péché ?

CHARLES.

Au contraire.

CARLIN.

Nous ne te craignons pas, va ! suppôt de Belzébut ! et voilà un saint homme... (*montrant Laurent.*) prêt à t'exorciser toi et les tiens.

LAURENT, *vivement.*

Carlin ! Carlin ! que dis-tu donc là ?... tu me compromets.

CARLIN.

Non, non, ça ne fait rien, laisse-moi lui parler. Dis-moi, malheureux, par où es-tu entré ? Mais cet habit, c'est le mien ?

CHARLES.

Oui je l'ai emprunté... un peu.

CARLIN.

Un peu ?... tu l'as emprunté beaucoup... Sais-tu que c'est l'habit avec lequel j'ai débuté ?... (*à Laurent.*) J'étais mince comme cela, mon ami.

CHARLES.

Je le porterai aussi bien que vous !

CARLIN.

Insolent !... tu es mon prisonnier, il faut te démasquer.

CHARLES.

Prenez garde ; si vous m'y forcez, je raconterai à toute la ville de Rome ce que j'ai vu ici.

LAURENT.

Ah ! cette menace me fait frémir !

CARLIN, *bas à Laurent.*

Elle me donne le frisson !... le marguillier de Saint-Roch... (*haut.*) Hé bien ! sors donc, retourne dans l'enfer, mais rapporte-moi mon habit.

CHARLES.

Un moment... A présent que je suis maître de votre secret,

j'ai une condition à dicter!... Je n'ai pas eu le temps d'apprendre l'allemande, vous allez la valser avec moi.

CARLIN.

Ah! par exemple! te donner une leçon de grace par-dessus le marché! Mais tu n'es qu'un infâme tyran.

LAURENT, *bas à Carlin.*

Il faut te soumettre... mon ami... je t'en supplie!... danse, danse, tant qu'il voudra.

CARLIN.

Oh! vilain gueux!... monstre anonyme, tu abuses de tes avantages, mais je me vengerai. Va, je ferai dire cinq messes pour que tu te casses le cou. Y es-tu? (*Ils valsent, et à la fin on entend sonner deux heures à une pendule.*)

CHARLES.

Deux heures!... Je me sauve. (*Il s'élance vers la porte du fond et disparaît.*)

LAURENT.

Adieu, Carlin... je te laisse; je me souviendrai de la comédie, mais on ne m'y reprendra plus. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CARLIN *seul, allant se jeter dans un fauteuil.*

Dans quel état il m'a mis!... je suis en nage... Mais qu'est-ce qui m'a envoyé cet inconnu... comment s'est-il introduit chez moi?... (*se radoucissant.*) C'est qu'il ne manquait pas de légèreté... le coquin! et je voudrais bien lui voir jouer un rôle tout entier.

SCÈNE XV.

CARLIN, MARIANNE, CAROLINE.

MARIANNE, *voyant Carlin.*

Sainte-Vierge! qu'est-ce que c'est que ça? une batte, un masque!... Mon Dieu, mon Dieu!... Est-ce que ça va lui revenir encore?

CARLIN, *à part.*

Cet arlequin me trotte dans la tête... S'il allait avoir autant de talent que moi!...

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous marmottez donc là? Asseyez-vous, vous êtes plus malade que vous ne pensez.

CAROLINE.

Oui, mon oncle, bien malade.

MARIANNE.

En prenant du repos et des rafraîchissants...

CARLIN, *à part.*

Je me guérirai. (*haut.*) Marianne, serrez tout ça dans ce cabinet.

MARIANNE.

Livrée de satan ! tout cela n'arriverait pas si on en avait fait un saint auto-da-fé. (*Elle se dirige vers le cabinet à gauche.*)

CARLIN.

Et toi, ma petite Caroline, va me chercher ma robe de chambre, va... tu seras bien gentille.

CAROLINE.

Oui, mon oncle... (*à part.*) Il paraît que Charles s'est sauvé. (*Elle entre dans le cabinet à droite.*)

CARLIN court à celui où est entrée Marianne, donne un coup de clef et la retire.

Et d'une ! (*Il court à l'autre, le ferme aussi, et prend la clef.*)
Et de deux ! A présent, préparez vos sermons pour mon retour, me voilà libre, et je vais courir au théâtre voir jouer incognito ce petit impudent d'arlequin. (*Pendant ce monologue, il a remis son habit et sa perruque.*)

MARIANNE, *en dedans.*

Hé bien ! monsieur, vous m'enfermez !...

CARLIN.

Oui, appelle tant que tu voudras.

AIR : *Il est, je le crois* (Incendie).

Moi, je veux juger

Cet étranger

Qui me persifle ;

Ah ! que je rirai !

Que j'applaudirai

Si l'on siffle !

(*Il sort en riant.*)

SCÈNE XVI.

MARIANNE ET CAROLINE, paraissant chacune à l'œil de bœuf des cabinets.

MARIANNE.

Quoi ! chez vous,

Sous les verroux !

Qu'est-c' qu'ça veut dire ?

CAROLINE.

Ah ! si c'est pour rire,

Expliquez-vous,

Délivrez-nous !

ENSEMBLE.

Mais il n'entend plus :
 Cris superflus ,
 Vaines surprises !
 Le tour est affreux !
 Toutes les deux
 Nous voilà prises !

MARIANNE, *appelant*.

Monsieur, monsieur!... Comment, nous tenir prisonnières! mon pauvre maître est devenu fou.

CAROLINE.

Que veux-tu?... il faut attendre patiemment qu'on vienne nous délivrer.

MARIANNE.

C'est cette danseuse de ce matin qui lui a bouleversé les idées en lui parlant de comédie... et je suis sûre qu'il court dans ce moment-ci... :

CAROLINE.

Au théâtre ?

MARIANNE.

Sans doute.

CAROLINE, *à part*.

Et mon cousin qui est en scène!

MARIANNE.

Et mon macaroni qui est sur le feu !

CAROLINE, *à part*.

Il sera perdu.

MARIANNE.

Il sera brûlé. Mais, silence ; quelqu'un arrive... on va nous ouvrir...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *entrant vivement*.

Carlin!... excellent ami!... se dépouiller pour moi!... m'envoyer six mille ducats... qui composent peut-être toute sa petite fortune!... Ah! ce trait me touche... me pénètre d'admiration!... (*regardant autour de lui.*) Mais où est-il?... Ne puis-je le voir... le remercier?... Carlin!...

MARIANNE.

Monsieur, mon maître vient de se sauver de la maison comme un insensé.

LAURENT, *les regardant toutes deux avec surprise*.

Ah! eh bien, ma bonne! faites-moi le plaisir de descendre... vous lui remettrez de ma part un billet que je vais écrire.

MARIANNE.

Descendre?... ça m'est impossible pour le moment.

CAROLINE.

Mon oncle nous a enfermées toutes les deux.

MARIANNE.

Pour l'amour de Dieu, monsieur, délivrez-nous du mal...
Et libera nos a malo.

LAURENT.

Permettez... Carlin est un homme sage, raisonnable; et s'il a jugé nécessaire de vous enfermer, c'est qu'il savait bien ce qu'il faisait.

MARIANNE.

Mais, au contraire.

CAROLINE.

C'est par distraction.

LAURENT.

J'ai pour principe de respecter toutes les distractions de mes amis. (*Il se met à la table et écrit tout en répondant aux deux femmes.*)

MARIANNE.

Voilà du curieux, par exemple ! Comment, vous allez laisser deux femmes dans un œil de bœuf ?

LAURENT, *écrivant toujours.*

Je vous déclare qu'il y a une raison majeure pour que je rejette votre demande.

MARIANNE.

C'est que vous n'avez pas de charité.

LAURENT, *gaîment.*

Moi!... c'est la charité qui me ruine!

MARIANNE.

Que vous manquez d'humanité !

LAURENT.

Je la prêche toute l'année !

CAROLINE.

Et vous refusez de nous ouvrir ces deux portes ?

LAURENT.

Très obstinément.

CAROLINE.

Et pourquoi ?

LAURENT.

Parce que Carlin en a emporté les clefs.

MARIANNE.

Ah ! c'est différent !... il fallait donc nous le dire tout de suite.

LAURENT.

Il fallait donc me le demander d'abord.

MARIANNE.

Alors, mon maître dinera comme Dieu voudra !... Mon pauvre macaroni!... et j'ai du monde... Mademoiselle, faites comme

moi, tâchons de trouver une autre clef. (*Elles disparaissent un instant de la scène.*)

LAURENT, *cachetant sa lettre.*

Je laisse cette lettre sur sa table... il la lira en rentrant, et je ne serai compromis par aucun éclat. (*Il se promène.*) Allons... il faut donc te quitter, modeste asile de l'amitié!... Hélas! je ne te reverrai peut-être plus!

AIR : *J'en jure par l'honneur* (la Somnambule villageoise).

De la grandeur fuyant la tyrannie,
J'étais heureux, éloigné des palais...
J'avais ici recommencé ma vie.
Rêve d'un jour, adieu donc pour jamais!

Sous l'écarlate ou la riche dorure,
J'ai pu compter les ingrats que j'ai faits...
Ici j'ai vu l'amitié sans parure...
Rêve d'un jour, adieu donc pour jamais!

(*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XVIII.

MARIANNE ET CAROLINE *reparaissant aux deux lucarnes.*

MARIANNE.

Pas moyen d'en trouver... et nous sommes encore seules!... (*Elle regarde.*) Mais d'ici je vois bien du monde sur la place!... il y a quelque chose de nouveau!... (*On entend une sérénade sous la fenêtre, sur l'air qui suit :*)

CAROLINE.

AIR *Entendez-vous* (la Fiancée).

Entendez-vous ce carillon ?
On nous donne une sérénade.
Que veut dire ce carillon
Qui compromet notre maison?

SCÈNE XIX.

MARIANNE, CAROLINE, *enfermées*; CARLIN, *arrivant en colère.*

CARLIN.

Me traiter comme un camarade!
Me fêter comme un baladin!

O fureur ! une sérénade
A celui qui chante au lutrin !

(*courant à la fenêtre en criant dans la rue.*) Vous tairez-vous ,
maudits musiciens ! (*Le bruit redouble.*)

ENSEMBLE.

MARIANNE , CAROLINE.

Entendez-vous ce carillon ?

Cette sérénade

Maus sade

Va compromettre la maison ;

Mon oncle
Mon maître en perdra la raison.

CARLIN.

Quelle audace ! jouer sous mon nom ! mon nom sur une affiche de théâtre !

CAROLINE.

Comme si c'était la première fois !

CARLIN.

Et demain , les papiers publics vont annoncer que le marguillier Carlin est remonté sur les tréteaux... Je ne pourrai plus m'asseoir dans mon banc !... monsieur le curé m'ôtera ma place, et je me trouverai par terre , entre deux... (*La musique recommence.*) Les bourreaux ! et personne pour les chasser... Marianne ! Marianne !

MARIANNE.

Me voilà , monsieur , me voilà !

CARLIN.

Qu'est-ce que vous faites là-haut toutes les deux , quand je vous appelle depuis une heure ?

MARIANNE.

Comment voulez-vous que je vienne ; puisque vous me tenez en prison comme si vous aviez peur qu'on ne m'enlève ?

CARLIN.

Ah ! c'est vrai , j'avais tout-à-fait oublié ; ma tête n'est pleine que de clarinettes , de tambours et de trombones. (*Il ouvre les deux chambres et les deux femmes sortent.*)

MARIANNE , sortant du cabinet.

Ah ! ça , m'expliquerez-vous pour quelle raison vous m'avez enfermée ?

CARLIN.

Il s'agit bien de cela ; va dire à ces damnés musiciens qu'ils aillent au diable avec leur symphonie satanique !

MARIANNE.

Dites-le-leur vous-même... car les voici. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XX.

CARLIN, LES MUSICIENS DU THÉÂTRE, *et après* LE CHŒUR,
CHARLES, *en costume d'arlequin et masqué.*

LES MUSICIENS.

AIR : *Ah ! monseigneur !* (de la Muette).

Honneur au plus grand arlequin !

Honneur à l'illustre Carlin !

Il est du Théâtre Italien

Et l'ornement et le soutien.

CARLIN.

Messieurs, vous me faites honneur ;

Mais, permettez, c'est une erreur :

Je ne suis plus comédien ;

Je suis marguillier très chrétien.

LES MUSICIENS.

Honneur, etc.

CARLIN.

Mais quand je vous dis que je ne suis plus arlequin ; j'ai dépouillé le vieil homme, il y aura un an aux fêtes de Pâques. (à Charles qui s'avance.) Encore toi, usurpateur ! viens-tu prendre aussi ma maison après m'avoir volé mon talent ?... Coquin ! il faut absolument que je sache qui tu es ! (Il lui lève son masque.) O ciel ! Charles, mon fils !

TOUS.

Son fils !

CARLIN.

O prodige ! vous étiez à Rome, monsieur ?

CHARLES.

C'est Camille qui m'y a conduit.

CAROLINE.

Par amitié pour moi.

CARLIN.

Et vous avez joué la comédie avec votre père ?

CHARLES.

Si j'avais connu un meilleur maître je l'aurais choisi.

CARLIN.

C'est bien ça ; du moins l'honneur est intact !... et le sceptre reste toujours dans ma famille ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, monsieur, vous ne deviez me revoir qu'après avoir renoncé au théâtre.

CHARLES.

Mon père, j'étais affiché !

CAROLINE.

Il était affiché !

CARLIN.

Affiché, affiché ! c'est une raison !... l'affiche pour un comédien, c'est comme une signature... c'est un engagement avec le public.

CAROLINE.

Un engagement sacré, mon oncle !

CARLIN.

Si c'est sacré ! je le crois bien ; je ne connais qu'un cas où un comédien ne puisse par jouer, c'est quand il est... mort, et encore...

CHARLES.

Je suivrai toujours votre exemple.

CARLIN.

C'est un fort mauvais exemple que je vous ai donné en jouant la comédie... et je vous défends de l'imiter, quel que soit votre talent.

CHARLES.

Ah ! mon père, mon talent...

CARLIN.

Je vous dis que dans la scène principale que j'ai vue, vous étiez excellent !... seulement tu faisais trop de gestes.

CHARLES.

Mais, mon père, je croyais que plus on faisait rire et plus...

CARLIN.

On était drôle ? erreur... mon fils ! nous sommes les comédiens ordinaires de Sa Majesté. C'est le respect des convenances, le ton de bonne compagnie qui nous distinguent des farceurs de la foire... Dans quelques scènes tu as manqué de ces gestes nobles, de ces poses augustes... comme cela ! (*Il fait quelques lazzis.*) et la première fois que tu joueras... Mais que dis-je ? vous ne jouerez jamais, monsieur. (*On entend du bruit.*) D'où vient ce bruit ?

CHARLES, remontant le théâtre.

C'est toute la Comédie qui vient vous féliciter.

CARLIN.

La Comédie en corps !... chez moi !... mon cabinet va devenir un foyer de théâtre... Où fuir ?

SCENE XXI.

LES MÊMES, CAMILLE, *à la tête des acteurs et des actrices.*

CHŒUR.

Honneur au plus grand arlequin !
Honneur à l'illustre Carlin !
Il est du Théâtre Italien
Et l'ornement et le soutien.

CAMILLE.

Grand succès !... La représentation a été magnifique, et les six mille ducats ont été envoyés, de ta part, au frère Laurent.

CARLIN.

De ma part ?

CAMILLE.

Sans doute, puisque j'avais fait mettre sur l'affiche, au bénéfice du marguillier de Saint-Roch.

CARLIN.

Ah ! quelle audace ! me compromettre ainsi, me perdre de réputation !

CHARLES.

Mon père, c'était pour que la recette fût meilleure.

CARLIN.

Je n'en suis pas moins couvert de confusion !... vous m'avez tous mis dedans, comme frère Laurent ; c'est moi qui ferai tous les frais du baptême de l'ambassadeur...

CAMILLE.

Ces messieurs et ces dames, apprenant que le fameux Carlin se trouvait à Rome, m'ont témoigné le désir de fêter l'illustre doyen de la Comédie Italienne... et je les ai invités à souper ce soir avec nous.

CARLIN.

Souper ? et Laurent qui doit venir... Un franciscain avec vous autres...

CAMILLE.

Bah ! nous le ferons rire, et il nous donnera l'absolution au dessert.

CARLIN, *à Camille.*

Mais je n'ai qu'un macaroni ; et des comédiens, c'est gourmand comme des chanoines !... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je viens de dire là ?

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MARIANNE, *accourant.*

Monsieur, monsieur, il y a là un envoyé du frère Laurent.

CARLIN.

Eh bien ! que me veut-il ?

MARIANNE.

Il demande si vous avez lu la lettre ?

CARLIN.

Quelle lettre ?

MARIANNE.

Celle qu'il a laissée sur cette table. (*Elle va chercher la lettre.*)

CARLIN.

Il m'a écrit ?... Il fallait donc me la donner plus tôt !... (*Il ouvre la lettre et lit.*)

« Mon cher Carlin,

« On m'a remis de ta part la somme que tu m'offres ; je l'accepte avec plaisir, et je t'adresse à la fois les remerciemens de ton ami et le reçu de ton débiteur.

« Je m'étais engagé à dîner avec toi, mais un impérieux devoir s'y oppose ; quand tu entendras sonner les cloches, mets-toi près de la fenêtre et regarde, et tu connaîtras le motif qui me force de manquer à ma promesse.

« LAURENT. »

Je ne devine pas.

MARIANNE.

C'est pourtant bien facile... N'est-ce pas aujourd'hui le vingt-neuf juin .. fête de Saint-Pierre ? (*On entend sonner les cloches dans le lointain.*) Tenez... écoutez... c'est la grande procession avec tous les cardinaux, et le pape qu'on porte en triomphe.

CAMILLE.

Approchons tous pour le voir passer.

(*Tout le monde court vers la fenêtre.*)

CARLIN.

Oh ! mes chers camarades... laissez-moi une place, que je voie une fois le Saint-Père tout à mon aise... (*Il s'approche de la fenêtre. On entend une musique religieuse dans la coulisse ; tous les acteurs se rangent derrière Carlin, et regardent en montant sur des chaises.*)

CAROLINE.

Ah ! voilà les Carmelites...

CARLIN.

Et les Pénitens noirs... les religieux de Saint-François les suivent... Camille, examinez bien, pour m'aider à reconnaître mon ami... il est engagé dans cette troupe-là.

CAMILLE, *regardant.*

Je ne l'aperçois pas.

CHARLES ET CAROLINE.

Ni moi non plus. (*On entend crier dans la coulisse : vive Clément XIV.*)

CARLIN.

Ah! regardez tous... c'est le pape, il s'arrête; il tourne ses regards de notre côté... il fait un signe!... (*avec explosion.*) Oh! mon Dieu!... Est-ce une illusion?... suis-je en délire?... Mais voyez donc?... C'est lui!... c'est Laurent!!!

CAMILLE, *surprise.*

Le franciscain?

CARLIN.

Devenu pontife de Rome!

MARIANNE.

Bénédiction du ciel! et moi qui lui ai fait la grimace! (*Elle fait mea culpa.*)

CARLIN, *avec exaltation.*

Ah! j'en mourrai de joie!... à genoux! mes amis, à genoux! (*Tout le monde s'y met.*) Oui... quoique vaincu par le respect et la crainte, je le reconnais... Auguste pontife!... cher Laurent!... je ne sais plus si je dois t'aimer encore comme mon ami... ou si je dois t'adorer comme l'image de Dieu!... Je m'incline avec humilité devant ta céleste puissance!... Une larme de bonheur coule de mes yeux!... Mon fils est près de moi... il a besoin d'un pardon... tu l'avais demandé... Ah! c'est en ton nom qu'il lui est accordé!

CHARLES, *embrassant Carlin qui se relève avec tout le monde, et qui s'assied.*

Mon bon père!...

CARLIN.

Que d'émotions... d'étonnement... de plaisir!... J'ai peine à comprendre tout ce que j'éprouve!... Je crois rêver!...

MARIANNE, *avec attendrissement.*

V'là notre maison purifiée pour toujours.

CARLIN, *bas à son fils.*

Sur ta vie, mon fils, ne parle jamais de ce que tu as vu ici ce matin! La main de ta cousine sera le prix de ton silence.

CAROLINE.

Ah! mon oncle!... Dieu vous récompensera!

CARLIN.

Parbleu, je l'espère bien! avec la protection de mon ami le Saint-Père... j'aurai des bénédictions pour l'intérêt de mon argent.

CAMILLE, *bas à Carlin.*

Ainsi, Carlin, nous avons joué la comédie au bénéfice du pape.

CARLIN.

Hélas! oui... ce n'est pas très catholique... mais que le plus grand mystère...

CAMILLE, *de même.*

Sois tranquille!... on n'en saura rien, puisque c'est le secret de la comédie. (*haut.*) Maintenant, à table!

MARIANNE.

Le dîner était brûlé...

TOUT LE MONDE.

Brûlé!

MARIANNE.

Mais la présence du Saint-Père fait des miracles, et son cuisinier aussi... Regardez tous. (*Les trois portes du fond s'ouvrent, et on voit un festin splendide.*)

CARLIN.

Un repas magnifique et un superbe macaroni...

MARIANNE.

Qui vous vient du Vatican.

CAMILLE.

C'est le pape qui t'invite à dîner chez toi!

CARLIN.

Je l'aime trop pour le refuser! Mes amis, nous porterons la première santé au grand Dominique, notre illustre camarade, (*avec respect.*) et la seconde au Saint-Père, mon honorable ami.

VAUDEVILLE.

Air de la Treille de sincérité.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime;

Je vous le dis en vérité:

Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

CHŒUR.

Dieu lui-même, etc.

CAMILLE.

J'ai rendu service au Saint-Père;

En revanche il peut, à son tour,

Si je l'oblige sur la terre,

Dans le ciel me servir un jour. (*bis.*)

De nous aider, la Providence

Nous a fait une douce loi;

Aujourd'hui, moi, pour lui je danse,

Et lui demain priera pour moi.

CHŒUR.

Dieu lui-même, etc.

CHARLES.

Si cet illustre personnage,
 Appauvri par trop de bonté,
 Avait mis ses clefs d'or en gage,
 Que devenait la chrétienté? (bis.)
 Elle a fait un coup de sa tête
 En voyant le ciel compromis;
 Et le prix d'une pirouette
 Sauve les clefs du paradis.

CHŒUR.

Dieu lui-même, etc.

MARIANNE.

J'aimai beaucoup dans ma jeunesse :
 A quinze ans je pris un mari ;
 Un second obtint ma tendresse,
 Par un troisième il fut suivi,
 Et j'suis encor veuve aujourd'hui.
 Alors mon feu divin s'dénote ;
 Dieu reçoit mon cœur pour toujours ;
 Et j'ai fini par être dévote,
 Pour ne pas r'noncer aux amours.

CHŒUR.

Dieu lui-même, etc.

CARLIN, *au public.*

Carlin, qui craint les pénitences,
 Près d'un pape est bien compromis ;
 Lui peut se passer d'indulgence,
 Puisqu'il les vend à ses amis ;
 Mais moi j'en demande à tout prix.
 Le marguillier et le Saint-Père
 Ont donc l'espoir d'être applaudis :
 Pour l'un je retiens le parterre,
 Car l'autre est sûr du paradis.

Juges suprêmes,

Point d'anathèmes ;

Soutenez-nous avec bonté,

Et cela vous sera compté

Pour un acte de charité.

CHŒUR.

Juges suprêmes, etc.

FIN.

COSTUMES.

LAURENT. — Habit violet, culotte, bas et veste noirs, souliers à boucles d'or ; manteau brun ; cheveux blancs.

CARLIN. — Habit et culotte de drap couleur cerise, coupé sur la vieille mode du temps de Louis XV ; chapeau à trois cornes ; gilet à manches, en satin bariolé de plusieurs couleurs ; bas gris, souliers en castor ; perruque gris-blanc.

CHARLES. — Habillement complet à la française.

CAROLINE. — Petit costume italien.

CAMILLE. — Robe de satin blanc, perruque poudrée à chignon ; costume de grande coquette.

MARIANNE. — Habillement bien exact des duègnes du temps.
